

Philippe Madec

# L'alterarchitecture

*vers une architecture éco-responsable*

# 1 —

Il y a cinquante ans. Le poète français René Char écrivit un poème qu'il intitula « La Terre ». Il y mit une majuscule : « *ce qui est tout à fait spontané chez l'homme, touchant la terre, c'est un affect immédiat de familiarité, de sympathie, voire de vénération, quasi-filiale. Parce qu'elle est la matière par excellence.* »<sup>1</sup> Il ajouta : « *Or, la vénération de la matière : quoi de plus digne de l'esprit ? / Tandis que l'esprit vénérant l'esprit... voit-on cela ? / — On ne le voit que trop.* » L'humanité si encline à vénérer son propre esprit a délibérément oublié ces liens physiques, de chair, de famille qui l'unissent à la Terre. Elle a cherché à la posséder en oubliant qu'elle lui appartenait. Mais voilà que la Terre a délivré ses limites, libérant de la sorte la connaissance des nôtres. La fragilité de la Terre est notre propre fragilité. Sa finitude est la nôtre. Et si nous cherchons aujourd'hui à sauver la terre c'est pour nous sauver nous-mêmes.

L'architecte ne peut travailler que pour autrui. Il est dans la nécessité d'aller vers l'autre, parce que l'autre est l'affirmation du monde qui lui fait face. Aujourd'hui, cet autrui a quatre visages. L'autre, toi qui me fait face. Le *grand autre*, c'est-à-dire la société. *Soi* : au sens où Emmanuel Kant l'aborde : "*Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre, toujours en même temps comme une fin et jamais simplement comme un moyen.*"<sup>2</sup> Le quatrième visage, c'est *la nature*, - ou *la terre* plutôt, manifestation que l'on sait nommer plus facilement - quatrième visage qui exprime notre dépendance vis-à-vis de lui et auquel nous ne pouvons pas faire l'économie de nous adresser.

## 2 —



(extrait du livre *Stop*, L. de Bartillat et S. Retallack, Seuil, 2003)

Cette photographie témoigne d'une catastrophe. Le ciel est assombri par un vol déréglé d'oiseaux noirs. Un sol sombre surplombe, pas d'arbres, pas d'air. Sur la ligne qui sépare le noir du clair, — on ne sait plus dire le sol du ciel, voire l'horizon—, la silhouette d'un train apparaît, une locomotive et quelques wagons. Le convoi est en réalité beaucoup plus long. Ils sont remplis d'ordures à benner dans les décharges géantes, comme ici celle de Marseille, dans ces endroits où vivent des êtres perdus qui ne peuvent plus toucher la terre. Cette photographie témoigne de notre catastrophe à tous. La Terre nous donne ce dont nous avons besoin pour vivre : l'air, l'eau, les végétaux, les énergies. Nous lui prenons tous, nous lui en demandons encore davantage, nous l'exploitons, la droguons pour qu'elle y parvienne plus encore. Elle a donné tout ce qu'elle pouvait d'une générosité dont nous avons bien longtemps pensé qu'elle était inépuisable. Elle laissait tout ce qu'elle avait à portée de nos mains. Mais que lui rendons-nous ? Je veux dire : au-delà de nos excréments, des déchets de l'industrie et du bâtiment, des ordures ménagères, des pollutions nées de toutes nos activités, que lui donnons-nous en échange de ses dons, si ce n'est une

empreinte écologique catastrophique ? que lui offrons-nous qui pourrait nous rendre dignes des présents qu'elle apporte ? La réponse ne s'impose pas. Peut-être l'art et l'amour ?

### 3 —

Les images qui suivent sans commentaire représentent une certaine consubstance des êtres, des choses, des matières et de la Terre. Sans valeur de jugement, quoique choisies, sans ordre comme un vrac du monde, un vrac de la terre humaine, dans lequel il me semble que l'on peut percevoir une certaine compassion des pierres pour nous autres, les êtres de passage. Elles montrent l'intérieur du monde, dont on pensa bien longtemps qu'il était pris dans une expansion infinie. Progrès de la science et des techniques, théorie de l'expansion, développement économique, certitude d'une exploitation sans fin des ressources naturelles : toute l'idéologie menait à cet enthousiasme ; délire, diagnostiquera-t-on. L'histoire récente a délivré une autre vérité. Nous savons que nous vivons dans un monde fini. Le monde terrestre se déploie à l'intérieur d'une totalité, et nous donc. Nous ne sommes pas en expansion, même si notre nombre augmente, même si l'inflation de l'économie existe ; nous sommes en insertion, à l'intérieur d'un monde connu, au cœur d'une histoire dont le dessein se donne. Chaque venue au monde n'élargit pas le monde, mais lui confère plus de densité, et — nous le savons — plus de gravité. C'est un peu plus d'humanité chaque fois ajoutée à la sphère de notre existence. Ainsi l'arrivée d'une architecture ne se pose plus principalement vis-à-vis du lieu mais vis-à-vis de l'environnement. Non plus seulement dans les lieux mais sur la terre.



## 4 —

Il est toujours revenu à l'architecture de prendre les données issues du lieu dans lequel elle advient. On n'évoque peu la réciproque : c'est-à-dire la capacité d'un lieu à faire siennes des données émergeant du temps présent ? Sans doute parce qu'aujourd'hui opérer un changement provoque une peur directement liée à ce que l'avenir n'est pas proposé comme radieux, mais comme difficile. Notre monde n'est plus moderne, ni postmoderne. Nous sommes entrés dans une ère que nous ne savons pas nommer, face à la crise de notre planète. Le philosophe Paul Ricœur parlait de « la sourde résistance de l'homme à s'adapter au monde moderne. Cette résistance n'est certes pas pure ; elle trahit l'affolement de l'homme adolescent devant les brusques mutations du monde technique ; elle exprime la lésion d'un antique rapport de l'homme au milieu « naturel » ; elle atteste l'inquiétude d'un rythme temporel bousculé »<sup>3</sup>. Ce propos de 1955 garde toute sa vérité, sa pleine actualité. L'homme pris dans le paradoxe de sa propre réussite voit s'inverser l'idée même de son avenir.

## 5 —

La prise de conscience planétaire de la crise dans laquelle les activités humaines ont engagé la Terre crée une mobilisation unique dans l'histoire de l'humanité. Elle déclenche des actions instantes, différentes mais concordantes, aux niveaux mondial, régional et local, visant à la maîtrise du dérèglement climatique, à la prévention de la crise énergétique, à la préservation de la biodiversité et à la résorption des inégalités nord-sud. Que nous le sachions ou que nous le sentions, nous vivons l'histoire que le philosophe allemand Hans Jonas avait décrite dès les années dix neuf cent soixante dix : « Brusquement ce qui est tout bonnement donné, ce qui est pris comme allant de soi, ce à quoi on ne réfléchit jamais dans le but d'une action : qu'il y ait des hommes, qu'il y ait la vie, qu'il y ait un monde fait pour cela, se trouve placé sous l'éclairage orageux de la menace de l'agir humain »<sup>4</sup>. Nous le savons à présent. À l'image des membres du Nobel qui décidaient que le Prix Nobel de la Paix pourrait être attribué pour des motifs de lutte en faveur la sauvegarde de la planète, la première fois en 2004 à la militante écologiste kenyane Wangari Maathai puis en 2007 à Al Gore et au GIEC.

## 6 —

Quelque chose se passe à notre niveau et dans le monde. Et si nous avons besoin des experts pour nous aider à comprendre ce qui se passe, il n'est vraiment pas besoin d'être un expert pour se rendre compte que quelque chose se passe...



## 7 —

Le monde se mobilise pour un développement éco-responsable, pourtant le petit monde de l'architecture tergiverse. De leur hésitation, les architectes sortiront en réalisant — qu'il le veuille ou non —, que le développement éco-responsable est à l'œuvre sur le terrain et dans les mentalités, façonnant la société par laquelle ils sont appelés à travailler. Va-t-on encore assister à un décalage entre la société et les architectes au moment même où la question de l'environnement, donc des établissements humains, se pose avec une acuité historique jamais dépassée ? Pendant le temps où nous sommes ensemble, des milliards de lignes sont tracées de par le monde, dans les ateliers d'architecture et d'urbanisme, acceptées par des maires, des aménageurs et des promoteurs. L'architecture engage le long terme.



L'urbanisme ouvre le long avenir. Alors pensons-y : si ces villes et ces architectures sont conçues aujourd'hui comme hier, — je veux dire : si elles sont conçues aujourd'hui comme généralement elles le furent à la fin du vingtième siècle et en ce début de vingt-et-unième siècle —, elles sont obsolètes au moment même où elles sont dessinées. Leurs initiateurs ne les ont pas fait correspondre aux contraintes futures. Il ne s'agit même pas d'anticipation : nous connaissons l'avenir de la planète dans sa problématique évolution. Et que dire ensuite, au moment où elles seront livrées à l'habitation et à la vie urbaine ? Les projets d'architecture mettent peu ou prou trois à cinq ans pour être habités, les projets urbains cinq à quinze ans, voire davantage. Comment dans 20 ans, alors que la crise de l'énergie battra son plein — façon de parler — et que le dérèglement climatique croîtra encore, comment ces villes et ces architectures protégeront-elles leurs habitants et participeront-elles à la résorption de la crise humaine et écologique de la planète ? Quelle demeure préparent-elles vraiment pour l'humanité qui, elle, d'une région à l'autre du monde, abandonne ses positions millénaires ? *Œuvrer pour être bien là, en un temps et en un lieu*, ne lui suffit plus ; il lui faut songer à *œuvrer à la fin de pouvoir rester là* ? Ceux qui concourent à l'établissement humain : maîtres d'ouvrage et maîtres d'œuvres, constructeurs, mais aussi ceux qui y vivent, sont dès à présent responsables par leurs actes, leurs silences, leurs inerties, leurs envies de ne pas savoir ou de ne pas changer. La population mondiale grossira d'environ 50%, de 6,3 en 2003 à 8,9 milliards d'ici 2050. « Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, la population urbaine devrait atteindre 50% de la population mondiale en 2007 »<sup>5</sup> et 80% à la fin du siècle. La pollution chimique par le chauffage ou la climatisation des bâtiments dépasse celle des véhicules, et est devenue l'une des causes principales des fléaux humains actuels, tels cancers, stérilités, maladies congénitales, etc.<sup>6</sup> Après l'agriculture, la construction est la deuxième industrie mondiale, et la production de ses matériaux consomme une énergie considérable et des ressources non renouvelables.

## 8 —

La tenue environnementale que l'humanité adopte refond les savoirs, redonne sens aux considérable pour toutes les activités concourant à la réalisation de ce qui est à tort réduit au « cadre bâti ». Nous sommes face à la nécessité de lancer le projet humaniste pour la multitude, projet qui engage plus encore l'architecture dans sa fonction organisationnelle.

## 9 —

L'architecture fait plus que « toucher à la terre », elle a partie liée avec elle. Elle en est consubstantielle, elle en dispose et la dispose, sur le mode d'une complicité immémoriale dont on retrouve la trace dans les propos d'architectes contemporains. Les logiques d'interdépendance n'épargnent rien ni personne. Elles rompent le vis-à-vis en vase clos de l'homme et des choses, et ouvrent le monde humain à la Terre, à sa condition d'existence. Elles invitent enfin la Terre.

## 10 —

Ce qui émerge est un nouveau retour à la nature comme modèle. Mais ce n'est pas le retour à une nature romantique, idéalisée, champêtre, considérée comme un objet, ces idées de nature ayant alimenté les pensées anciennes. Ce qui se fait jour est une nature pensée comme expression du vivant. En fait, une fois les théories modernistes à vocation universelle ruinées par leur inaptitude à comprendre la vie, les valeurs du vivant ont été libérées. À la permanence, à l'analogie, à l'unité, à la continuité, à l'instant — valeurs d'hier — s'assortissent le changement, la différence, la particularité, la discontinuité, la durée mais aussi la mort... La volonté du progrès infini promu depuis deux siècles avait engendré une vaste utopie répandue à tous les niveaux de notre existence. La venue au vivant à laquelle nous assistons ne pouvait s'opérer sans retrouver le *topos* de l'homme, son lieu essentiel, c'est-à-dire le monde. Et l'homme dans le monde...





# 11 —

Même critiqué — le fond : développement ou décroissance ; la traduction : durable, équitable, soutenable —, le développement durable est à l'œuvre. En France, les récentes lois s'y réfèrent. Basé sur les idées de *besoin* (maintenir un standard de vie acceptable pour tous) et de *limite* (capacité de l'environnement à remplir les besoins du présent et du futur selon l'état de la technologie et des structures sociales), il s'appuie sur 3 piliers environnemental, social et économique dont l'intersection crée les conditions de vie durables. La ville en fut omise, cela dure : au sommet de la Terre à Johannesburg en 2002, on l'oublie encore<sup>7</sup>. Les approches contemporaines qui prévalent sont scientifiques, techniques et technocratiques. Le rôle de la technique prévaut dans la résolution de la crise en cours. Cette situation a fait de la culture le parent pauvre ; elle est quasiment oubliée. Contre cette prépondérance des réponses techniques à la crise planétaire, des voix se sont élevées. Celle de la France en Afrique du Sud en 2002 : il fallait revendiquer la place de la culture en tant que quatrième pilier du développement durable, la France le fit à Johannesburg<sup>8</sup> au nom de la protection des diversités culturelles. Dans son discours désormais célèbre « *La maison brûle, et nous regardons ailleurs* », Jacques Chirac proposait comme troisième chantier : « la diversité. La diversité biologique et la diversité culturelle, toutes deux patrimoine commun de l'humanité, toutes deux sont menacées. » C'est à partir de ce constat que le président ajoutait toujours à Johannesburg lors de la table ronde « Biodiversité, diversité culturelle et éthique » : « la culture s'imposera peu à peu comme le quatrième pilier du développement durable aux côtés de l'économie, de l'environnement et de la préoccupation sociale ». Dans les domaines de la ville et de l'architecture, la revendication de la culture comme quatrième pilier du développement durable, renvoie surtout à la notion de projet, et pas seulement à la protection des diversités culturelles, surtout dans ce rapprochement étrange, sans broncher, de la biodiversité et de la diversité culturelle — que d'ailleurs la France n'opère pas seule ! C'est plutôt la voix de l'Indien Rajendra W. Pachauri, président du GIEC, qui nous aide ici. En 2002, de passage à Paris, il dénonçait le poids des spécialistes de la science atmosphérique, de ses spécialistes, et exposait que la compréhension sociale et culturelle des politiques énergétiques sera la condition *sine qua non* des actions concrètes dans les divers pays. Au-delà de la dénonciation, il s'était agi pour lui de mettre en évidence l'écart existant entre la pensée

technique abstraite due à l'universalité des données techniques et les conditions quotidiennes de la vie humaine toujours localisée<sup>9</sup>. De fait — et même si nous assistons à une conscience mondialisée de la situation planétaire —, les modalités d'actions sont extrêmement dépendantes des cultures et contextualisées, dans une stratégie du disponible étendue aux matières et aux gens.

Les acteurs de l'établissement humain le savaient bien. Une belle idée ne sera jamais réalisée si elle n'est pas comprise, appréhendée, faite leur par ceux qui la vivront. Ce qui est approprié l'est à une société et par une société. De fait la réalisation des idéaux de notre humanité éprise de solidarité face au péril commun, dépend des cultures, de ces « figures historiques cohérentes »<sup>10</sup> comme les nomment le philosophe Paul Ricœur, qui ne forment plus le cadre, mais le moyen dialectique du passage au réel.

En outre — et même si nous assistons à une conscience mondialisée de la situation planétaire —, les modalités d'actions sont extrêmement dépendantes des cultures et contextualisées. Dans une stratégie du disponible qui est une des approches du projet actuel, les projets se nourrissent de ce qui est à portée de mains. Les architectures durables dessinent leurs propres pays qui en retour les matérialisent.

## 12 —

L'idée même de développement durable change d'une culture à l'autre. Il y a de la culture dans la pensée du durable, comme dans le recours à la technique. Sans le développer ici, j'entends par culture et ce qui ressort des groupes et ce qui convient aux individus en termes de constructions plausibles et impossibles, de réalisation et de désirabilité comme on dit Outre Manche pour convenir du développement durable. La culture n'est pas la synthèse des singularités, mais leur multitude, leur irréductibilité donc. Dans cet horizon, la culture serait cette expérience vivante dont la connaissance formerait la légitimité. Ainsi recourir aux cultures sert à rendre locales les approches techniques, plutôt que de laisser libre cours au dictat de la seule culture technique occidentale<sup>11</sup>.



## 13 —

Nous n'habitons plus seulement les lieux, nous partageons la terre. Nous ne sommes plus protégés dans nos horizons, nous savons que ce qui est au-delà de l'horizon nous concernent, même si en France on croit parfois que les nuages radioactifs s'arrêtent à nos frontières. Les soucis de nos voisins sont nos soucis ; leurs respects ou non du protocole de Kyoto nous concernent. Nous n'habitons plus seulement les lieux, nous habitons le climat. Et ce n'est pas le climat de nos anciens, face auquel il suffisait d'une architecture traditionnelle, passive pour nous protéger du climat. Le développement durable, c'est tout sauf le retour au bon vieux temps. Nombreux sont ceux qui disent que l'architecture traditionnelle répond aisément aux enjeux de l'écologie. Cela est vrai pour des dispositions simples, mais pas pour celles si complexes issues de la ville métropolitaine. Nous pouvons faire un pari sur l'avenir : la société partageant avec nous ou nous avec elle, l'ambition de résorber la crise environnementale dépassera le conservatisme des positions passées, et résorbera le fossé entre culture populaire et culture savante. Il faudra que les architectes ne manquent pas l'occasion de redonner du sens à leur métier ou alors, parce que le travail se fera, il le sera par de nouveaux spécialistes, issus de la culture technique. Qu'ils aident à passer de la seule relation esthétique à l'espace à une nouvelle relation à la fois esthétique et éthique. Qu'ils admettent qu'ils ne sont plus des artistes mais des hommes du politique, acceptant de partager leur autorité avec la société qui les y invite. Nous sommes face à une œuvre difficile : agir pour sauvegarder la possibilité d'un établissement humain sur terre, tout en gardant un devoir de mémoire. Il nous faut désormais insérer demain dans

aujourd'hui, insérer l'avenir, inscrire l'avenir au programme des lieux. Tout en sachant que le passé ne peut pas grand-chose pour nous...

## 14 —

J'incline à penser que nous œuvrons dans la finitude, dans un déjà accompli, et que, tout compte fait, nous ne pouvons plus parler de croissance au sens d'un développement, d'une somme continue, de l'entropie. Il s'agit davantage de considérer l'ouverture, l'accès à des horizons intérieurs. Si on admet que nous sommes dans une situation finie, le travail à produire est de l'ordre de l'essartement, pour reprendre un mot de l'époque médiévale, c'est-à-dire qu'il nous faut élargir des portions de ce monde déjà occupé. C'est un travail d'écartement, qui ouvre des vides, les libère à l'arrivée de la vie quotidienne. Nous avons à dégager des vides à habiter. Notre travail est d'espacement ; nous ne sommes pas des créateurs d'espaces, mais des aménageurs du monde déjà là. Nous participons à un essor intérieur. En fractionnant le monde fini, nous le dégageons, nous l'ouvrons en une infinité de mondes. Toujours un peu plus dense. Voilà la croissance, en son projet de crue, qui se repose.

## 15 —

S'interroger sur la puissance de l'architecture n'est-ce pas la même démarche ? c'est-à-dire aussi sur ses limites, sur ce qu'en son nom, on peut faire ou ne pas faire, ne serait-ce pas en définitive le gage de la liberté et du positionnement éthique indispensable pour laisser remonter le politique et la praxis sociale ? Voilà la base à partir de laquelle faire du projet éco-responsable, base incomplète puisque beaucoup nous échappe, et risque de nous échapper encore. Alors autant admettre la venue de cet impensé, lui offrir le champ de son déploiement, puisqu'il s'agit de la vie... Il y a au fond de nos actions actuelles une théorie de l'ajustement permanent.

## 16 —

Comment faire pour repenser l'établissement humain ? Les ingénieurs ont réagi plus rapidement, environnementalistes ou ingénieurs du bâtiment, en mettant au point ce qui s'appelle la "Haute Qualité Environnementale" dite HQE : c'est un ensemble de

procédures techniques pour que le bâtiment génère une relation harmonieuse à son contexte et un environnement intérieur sain. Un certain nombre d'entre nous font de cet apport premier des ingénieurs le cheval à suivre sans mot dire. Je propose autre chose. D'abord reconnaître que les ingénieurs ont ouvert la voie ; les en remercier. Ensuite comprendre que cela ne suffit pas<sup>12</sup>. Seul un positionnement éthique fort, véritable, tranché, de chaque architecte peut redonner à l'architecture sa place dans l'établissement humain. Chaque architecte doit engager sa propre puissance au côté de l'homme, dans le monde humain commun, dans la « quotidienneté » dont Gianni Vattimo rappelle qu'elle est *toujours historiquement qualifiée et culturellement dense*. C'est dans cette quotidienneté que nous négocions aujourd'hui un nouveau savoir-vivre ensemble. Mais dans une quotidienneté dans la radicalité évoquée par le philosophe allemand Peter Sloterdijk : « Pendant que les différentes scènes de la culture travaillent à valoriser la nouvelle instabilité, saluent le chaos et célèbrent l'inconséquence, on assiste depuis quelques années à une discussion d'un type nouveau ; partie des cercles écologistes, elle a été reprise par les milieux de l'économie et porte sur la durabilité — *sustainability*. On commence peu à peu à comprendre que l'actuel *way of life* et le long terme sont deux choses qui s'excluent totalement l'une l'autre. »<sup>13</sup>



## 17 —

La transmission à nos enfants d'un avenir durable requiert la mise en cause de notre usage du monde. Puis, l'invention d'un autre savoir-vivre. À cette fin sont convoqués à la fois la connaissance de l'état du monde dans sa nouveauté inédite, le courage de s'attaquer aux habitudes, aux désirs et à leurs multinationales, une force morale pour désigner ce qui reste possible et l'envie créatrice de proposer la vision anticipative d'un autre établissement humain. La tâche est urgente et ardue. La résolution de la crise planétaire nécessite un engagement individuel et collectif. La coopération des sociétés et des individus s'opère. Néanmoins le nouveau partage, amorcé à l'échelle mondiale entre les états, les fondations, les O.N.G et les individus, peine à se développer en France dans les lieux au quotidien, entre l'usager, les associations et les traditionnels gens de pouvoir. Pourtant la nécessaire révolution des mentalités et des modes de vie nous réclame tous, et elle ne se propagera pas seulement dans l'application de procédures techniques ou la mise en œuvre de techniques environnementales, même pertinentes. Ces procédures et ces techniques ne trouvent leur justesse dans la durée que si leur usage est compris et correct.

## 18 —

Des individus investis de la volonté de participation à la vie de la Cité, citoyens isolés ou organisés, lèvent le ton. Ils revendiquent de concourir à l'œuvre commune. Nourris d'un utile sens de responsabilité vis-à-vis de la sphère publique, ils font leur place dans un contexte général d'urgence comprise, de crise de l'autorité, de discrédit du politique, de caractère peu lisible de la structure sociale et d'absence de projet politique apte à réunir la culture, le social, l'environnemental et l'économique. À tort, les acteurs traditionnels de la conception de l'établissement humain : homme politique, maître d'ouvrage, architecte, urbaniste, paysagiste, ingénieur peinent à les entendre et rechignent à penser qu'ils sont des leurs. Pourtant ces citoyens sont les maîtres d'usage aux côtés du maître d'ouvrage et du maître d'œuvre<sup>14</sup>. Propriétaires ou locataires, ils rappellent aux professionnels que, leurs vies les engagent très au-delà de leurs biens. Ils tiennent un propos clair : « Nous voulons participer à la réalisation des conditions matérielles de notre vie terrestre. Nous vous demandons de convier les usages ordinaires dans la genèse des projets ». Pourquoi le leur refuser ? Je ne vois pas. Bien au contraire. Le problème planétaire ne relève pas seulement



du politique et de la technique, « il relève de la morale. Car il concerne tout simplement la survie de la civilisation humaine »<sup>15</sup>. En ce sens, il regarde tout le monde.

## 19 —

Toute conception éco-responsable requiert d'admettre le monde dans son irréductible complexité. Elle s'attache à prendre en considération tous ses aspects culturel, économique, social et environnemental dans leur interdépendance intégrale. Pour réussir cette gageure, elle s'appuie sur des équipes pluridisciplinaires, sur un nombre accru d'acteurs ; le citoyen y trouve sa place au même titre que le sociologue, l'anthropologue, l'éco-biologiste, le spécialiste de l'énergie ou de l'eau, etc. Pour associer la légitimité citoyenne aux pratiques de l'architecture et de l'urbanisme, le jeu des acteurs se transforme, mais les fonctions de chacun doivent être clarifiées. L'élus au suffrage universel, issu de la démocratie électorale, a pourtant du mal à admettre la valeur à venir d'une démocratie participative. L'architecte a du mal à quitter sa revendication « romantique » au statut d'artiste, « cet abandon est douloureux »<sup>16</sup>. L'ingénieur admet avec peine que la vérité scientifique est soumise à une compréhension culturelle. Tous répugnent à quitter les pratiques de leurs anciens pouvoirs. Or dans ce monde bouleversé, ces attitudes les isolent. Quant à l'usager, il peine, lui aussi, à envisager une modification de ses acquis et de son mode de vie.

## 20 —

Le sens de l'autorité change. Dans la conception équitable des établissements humains, nous cherchons moins à savoir « qui a l'autorité » qu'à trouver « ce qui fait autorité ». Et l'expérience de terrain montre que ce qui fait autorité naît du partage. Un échange véritable, idéal quand il exclut non seulement la contrainte mais aussi la persuasion<sup>17</sup>. Quand on discute d'un projet avec les usagers, les maîtres d'ouvrages et les élus, quand on parle au sein de l'équipe de maîtrise d'œuvre élargie, quand on partage les raisons des décisions, quand on remet en jeu ces décisions, quand les arguments du projet se construisent dans ces allers-retours entre chacun, alors le projet fait autorité parce qu'il représente aux yeux de tous, l'expression d'un accord, de leur accord. On s'est solidarisé, encore faut-il qu'il y eut envie commune de coopération et de réciprocité !



## 21 —

L'architecture, c'est-à-dire le besoin d'abri et d'organisation spatiale perdurera tant qu'il y aura des individus et des sociétés. L'architecte urbaniste perdurera aussi : mandaté pour développer les projets que la somme des volontés individuelles échouerait à faire aboutir. Ce qui a changé tient à la manière dont les sociétés envisagent le recours au concepteur de l'établissement humain. Membre d'une communauté plurielle, entouré de tous, face au projet à la complexité chargée, il est requis en tant que médiateur. Sa médiation excède le culturel (esthétique, tradition et modernité, matières et formes, etc.) ; elle puise à l'éthique, à l'économique, au social et au politique. Entre une société et son projet d'établissement, il participe à la synthèse de tous les apports, et à la mise en place de hiérarchies. Il lui revient en propre de matérialiser la commune aspiration à un autre établissement humain, de la formaliser. Sa synthèse formalise, car tout finit par prendre forme. Sa médiation, sa synthèse et son invention sont étroitement liées. Sa médiation s'effectue d'autant mieux qu'elle se repose sur une forte capacité de synthèse et d'invention. Pour y parvenir, il améliore ses outils, complète le dessin par la parole, ajoute la conception du temps à celle de l'espace, conçoit des stratégies en accompagnement des formes, sort d'un repli formaliste et s'attache aux usages ordinaires, quitte une conception trop floue, voire trop

romantique des usages des habitants, etc. Comme son savoir et son savoir-faire ne font pas tout, il change d'attitude, arrête d'opposer son ego à la conscience collective. Il regarde la réalité avec amour, prend « [...] en considération non seulement un tissu bâti existant, mais aussi des *usages* existants de l'espace urbain »<sup>18</sup>, c'est-à-dire la vie de l'autre dans ses relations au monde alentour, tant humanité que nature. Aimer pour vivre et pour penser serait plus fondamental que la recherche de la vérité en tant que connaissance de tel ou tel objet<sup>19</sup>. Aimer, pour « améliorer les conditions de vie du "Petit Homme", dans l'expression modeste d'une vie ordinaire agréable »<sup>20</sup>. Créer donc de la présence auprès de lui, inventer une proximité du concepteur.

## 22 —

Le politique fait peu appel aux usagers et il s'y prend mal, s'en tenant trop souvent à une communication de conviction ou de combat. Communiquer n'est pas participer. Une défiance de fond existe entre eux. Le politique a peur de l'utilisateur qui a peur du politique. Les intentions de partage ne suffisent pas au partage. Pour qu'ils collaborent, les conditions de l'échange doivent être accommodées. Quand elles sont mises en œuvre, un apaisement s'établit peu à peu. La confiance remplace lentement la défiance, à l'exception de ceux qui ont d'emblée pris la stratégie de la refuser. Dans le déroulement d'une conception partagée, trois savoirs sont engagés : le savoir ordinaire, le savoir des professionnels et le savoir issu de l'interaction entre les différents acteurs impliqués<sup>21</sup>. Quatre principes sont à respecter : l'apprentissage réciproque, l'attention au langage du dialogue, le recours à l'usage ordinaire, la création d'un événement local permettant d'éveiller un intérêt et de susciter une implication dans le projet. Trois étapes sont à suivre. La première étape est *l'écoute*. Le professionnel s'ouvre aux désirs, aux attentes, à l'expression des besoins, à la compréhension du programme, aux richesses et possibilités d'un territoire, sans *a priori*, s'attendant à tout, n'attendant rien. L'originalité du projet naît là, dans cette affirmation singulière, jamais deux fois la même, de la demande comme origine.

La deuxième est *le dialogue*. À ce moment de l'entente réciproque, il est utile de trouver les bases d'une relation équitable entre l'utilisateur et le professionnel. L'usage et le quotidien sont des « plans d'équité », l'utilisateur et le spécialiste en discutent d'égal à égal ; l'utilisateur détient un savoir rejoué chaque jour, il connaît ce dont il parle : son quotidien et ses usages ; le spécialiste apporte sa capacité à les projeter dans l'avenir ; leur dialogue balance entre le

rappel des archaïsmes fondamentaux et l'envie de modernité. L'environnement est un « champ d'accord », la valeur aujourd'hui la mieux partagée, au-delà du développement durable incompris, suspect, perçu comme dangereux par son association du social et de l'économique.

La troisième est *la proposition et sa remise en jeu*. Les deux étapes antérieures franchies, une confiance mutuelle s'est établie. La proposition apparaît comme la traduction des accords préalables, leur spatialisation, leur formalisation. Une fois faite — et c'est le rôle du concepteur —, elle est remise en jeu, discutée pour être comprise, pour vérifier qu'elle atteint tous les objectifs, pour être amendée si elle n'intègre pas certains aspects. Le bon projet naît alors. Cet ensemble de savoirs, de principes et d'étapes participe de ce que Michel Conan nommait la « programmation générative », une démarche qui, à partir d'une critique de la vie quotidienne, permet un « ajustement progressif des intentions relatives aux usages et des possibilités techniques et architecturales » dans le cadre du projet<sup>22</sup>.

## 23 —

Cette approche en cours fin XX<sup>e</sup> siècle est complétée d'autres démarches. L'une sert *au partage des raisons, des objectifs et des moyens* et se situe avant tout projet, c'est-à-dire avant les trois phases d'écoute, de dialogue et de proposition. La conception durable transforme la spatialité, la temporalité, l'esthétique et l'usage des villes et des architectures. Pour faire saisir les raisons de ces changements et anticiper leur acceptation, il faut le plus tôt possible organiser des réunions thématiques d'information sur les sujets majeurs : énergie, déplacements, matériaux, gestion de l'eau, bâtiments de qualité environnementale, etc.<sup>23</sup> Replacer le projet dans l'histoire d'une communauté, revient en outre à montrer en quoi il y a une conjonction entre son avenir et celui de la planète.

Une autre démarche est *l'accompagnement de l'usage*. Les réalisations durables diffèrent des précédentes. Elles réagissent aux jours et aux nuits, comme aux saisons. Et leur adaptation pertinente à ces conditions extérieures nécessite des actions de l'utilisateur. Une parfaite connaissance de leur fonctionnement s'impose, garantie d'un bon usage. Si l'utilisateur n'est pas impliqué, on risque une vraie contre performance, réduisant à néant l'investissement important de la communauté. La présence d'éco-conseillers ou la rédaction de mode d'emploi, comme on le fait pour les voitures ou les machines à laver, servent à pérenniser

les raisons du projet, alors que les interlocuteurs changent, que la valeur d'usage est culturelle, en partie personnelle, en partie communautaire, hautement relative.

D'autres procédures concernent le temps du chantier. Au-delà de la communication quant aux différentes phases de son avancement, un *1% social* vise à intégrer à l'acte de bâtir des membres de la communauté pour laquelle le projet se réalise : contrat de qualification par les entreprises, recours aux savoir-faire locaux, participation des habitants à des phases simples de la réalisation (plantation, nettoyage, etc.).



## 24 —

Toute cette démarche vise à une appropriation pertinente de la réalisation par l'utilisateur. Pour une habitation appropriée. Une fois le projet conçu puis réalisé, après le partage, l'écoute, le dialogue et la remise en cause, les jeux ne sont pas faits. Loin de là. Le rôle de l'utilisateur, utile à la conception, devient majeur, unique, essentiel au moment de l'habitation. Plus tôt la voie du partage débute, au mieux le dialogue est conduit, au mieux le projet sera approprié, compris, porté dans le temps. De cette procédure de partage des raisons et des objectifs, survient un bonheur adventice, au-delà de l'apaisement des relations entre les différents acteurs. La séparation, « le fossé » entend-on souvent, entre la culture populaire et la culture dite savante des architectes se résorbe. Chez l'utilisateur, parce que la confiance

née du dialogue s'étend à la part plus secrète de la création, à la mise en forme (« ces formes sont créées en réponse à nos attentes »). Chez l'architecte, parce que sa « culture dite savante », qui est bien souvent une grande inculture, s'ouvre enfin à la culture populaire.



## 25 —

Dans le projet contemporain, le suffixe «-able» : viable, vivable, désirable, durable, équitable, etc. détrône le suffixe «-isme». La possibilité d'être éclipse l'esprit de système. Le début d'un espoir...



## Notes

---

- 1 - CHAR René, « La Terre » in Pièces, René Char.
- 2 - KANT Emmanuel, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, éditions Delagrave, Paris, 1966
- 3 - RICŒUR Paul, « Parole et Praxis » in *Histoire et Vérité*, éditions du Seuil, Paris 1955, page 227.
- 4 - JONAS H., *Le principe responsabilité*, Flammarion, Paris, 1998, p.265.
- 5 - [www.un.org.esa/population/publications/wup2003/POP899\\_French.doc](http://www.un.org.esa/population/publications/wup2003/POP899_French.doc)
- 6 - Lire l'Appel de Paris, Colloque de l'Unesco, 7/05/2004, <http://appel.artac.info/appel.htm>
- 7 - Comité Français pour le Sommet Mondial du Développement Durable [www.agora21.org/johannesburg/rapports/cfsmdd.pdf](http://www.agora21.org/johannesburg/rapports/cfsmdd.pdf)
- 8 - Discours du président de la République, 3/09/2002, accessible sur [www.elysee.fr/cgi-bin/auracom/aurweb/seach/file?aur\\_file=discours/2002/0209AF05.html](http://www.elysee.fr/cgi-bin/auracom/aurweb/seach/file?aur_file=discours/2002/0209AF05.html)
- 9 - PACHAURI Rajendra, « Les experts étudient l'effet socio-économique de l'évolution du climat », in *Le Monde*, 21 février 2003
- 10 - RICŒUR Paul, *Histoire et Vérité*, Seuil, Paris, 1955, p.296
- 11 - La clairvoyance de Y. FRIEDMAN est exemplaire. Cf. : *L'architecture de survie, une philosophie de la pauvreté*, L'éclat, Paris, 2003.
- 12 - MADEC Philippe, *Architecture et Qualité environnementale*, Le Moniteur du 15 mars 2202
- 13 - SLOTERDIJK, P., *Dans le même bateau*, Payot & Rivages, Paris, 1997, p.85
- 14 - La notion de « maître d'usage » est employée par l'Union Nationale des Syndicats Français d'Architectes (UNSA) dans le cadre de sa remise du *Prix du Projet Citoyen* qui récompense une démarche de conception dans laquelle l'architecte a tenu un rôle de médiateur.
- 15 - GORE Al, « Le réchauffement climatique est une réalité... », in *La Libre*, Bruxelles, vendredi 6 octobre 2006, page 34.
- 16 - LAGUARDA Alice, « L'éthique » in *Le temps à l'œuvre citoyen. Plourin-Lès-Morlaix 1991-2004*, Philippe Madec, éditions Jean-Michel Place et Sujet-Objet, Paris, 2004, page 177.
- 17 - ARENDT Hannah, « Qu'est-ce que l'autorité ? » in *La Crise de la culture, Huit exercices de pensée politique*, Gallimard, 1972, p. 123
- 18 - BARBEY Gilles (dir.), *L'usage du projet. Pratiques sociales et conception du projet urbain et architectural*, éditions Payot, Lausanne, 2000
- 19 - LEVINAS Emmanuel, in *Habitant-Le livre*, Philippe Madec, Paris, Ministère de la Culture et de la Communication, 1998, page 53.
- 20 - MANGEMATIN Michel, *Pour une architecture appropriée*, in [www.archi-auvergne.org/aa/num24-25/dossiers/arch\\_appro.htm](http://www.archi-auvergne.org/aa/num24-25/dossiers/arch_appro.htm). Michel Mangematin se réfère là aux propos d'Alvar Aalto.
- 21 - LINDBLOM C.E. et COHEN D., *Usable Knowledge*, Yale University Press, New Haven, 1979, page 3.
- 22 - CONAN Michel, « Présentation », in CONAN Michel (éd.), *Perspective pour la maîtrise d'ouvrage publique*, CSTB, Paris, 1996, pp 1-16.
- 23 - Les démarches AEU proposée par l'Adème vont en ce sens. AEU est le sigle de l'Approche Environnementale de l'Urbanisme développée par l'Adème, autrement appelée ADDOU dans le Pays de Rennes, Approche de Développement Durable dans les Opérations d'Urbanisme. Se reporter à [www.2.ademe.fr](http://www.2.ademe.fr) et [www.paysderennes.fr](http://www.paysderennes.fr). Il est à noter que la conception des AEU n'est pas née de la maison mère Adème, mais de ses délégations régionales directement au contact du terrain.